Chronique

SUR LA COTE GRILLÉE

Sainte-Maxime-sur-Mer, août 1932.

Cette quadruple muraille de gneiss, étendue sur une centaine de kilomètres entre Toulon et Fréjus, et qu'on appelle les Maures, c'est-à-dire les monts Noirs, a été longtemps un des coins les plus sauvages de France. Signac, Manguin ont capté cette lumière sur leurs toiles, et parmi les plus jeunes, Ségonzac et Luc-Albert Moreau à Saint-Tropez, Tavernier en face d'eux aux Sardinaux. Un caprice soudain de la mode a couvert ces plages, depuis dix ans, de baigneurs nus qui rôtissent au soleil. Aux honnêtes peintres d'autrefois, mêlés aux pêcheurs et rudes comme eux, a succédé la clique des boîtes de nuit.

C'est un moment curieux et fait pour les chroniqueurs. Sur près de cinquante kilomètres, de Saint-Raphaël à Saint-Tropez, la nuit est illuminée de lampes électriques. Le paysage n'est pas détruit. On roule dans l'obscurité parfumée. Tantôt une plage de sable s'enfonce sous le miroir de la mer. Tantôt des rochers bosselés et tranchants forment des éperons et des criques qui attendent pour revivre dans leur forme éclatante, le retour de l'aurore. Des forêts de pins ne sont plus que des colonnades infinies, surmontées de panaches à peine visibles. Le calme profond du soir n'est pas dissipé par l'ébranlement des moteurs et des phares. Il se brise un moment, se reforme et efface le fracas humain. Même sur la route de Saint-Pons à Saint-Tropez, où zigzaguent les conducteurs ivres, une fraîche bouffée, venue des roseaux, signale le passage de la Giscle. Les grandes tiges feuillues qui craquent dans la brise, s'éclairent comme un décor vert pâle. Le fantôme mou et blanc d'un oiseau de nuit passe dans le rayon qui balaye la route. La nature se défend par son immensité.

Cependant au bord d'une anse, des guirlandes de couleur sont suspendues aux fûts. On descend de voiture, on grimpe un sentier. Devant une baraque en crépi, sur un plancher, dans une clairière, trois ou quatre couples tournent d'un air d'ennui les plaintes d'un saxophone amoureux. On recommence à rouler et cinq cents mètres plus loin, on assiste à un étrange spectacle. Une façade rectangulaire est ouverte d'une large baie sans portes. Cette façade n'est qu'une apparence. Elle n'est point faite de murs, mais de paillassons jointifs tendus verticalement, de cannisses, comme on dit dans le pays. Ce monument économique n'a de fixe qu'un mur de fond, deux portants en retour, un léger toit à double rampant, et un vaste perron, qui est à proprement parler la salle de bal.

Quand le matin est devenu bien clair, les musiciens s'en vont, les derniers noctambules regagnent les hôtels. Le barman traverse la route, pique une tête dans la mer et revient dormir sur un lit pliant, derrière son comptoir, dans son guignol ouvert à tous venants. Alors commence la profonde solitude du jour. Seuls quelques camions, quelques cars écrasent le goudron et s'ouvrent un chemin dans l'air léger. Le pauvre homme dort jusqu'à dix heures, au grand air, faisant de son corps un rempart à ses bouteilles.

Un peu plus loin, un hôtel est un troupeau de bungalows trapus, appuyés sur leurs grosses pattes obliques. Plus loin, des sauvages, installés sans façon dans les bois qui ne sont pas gardés, vivent nus sous la tente, font la corvée d'eau et cuisent leur repas sur des feux de plein air. Cependant voici qu'un grand palace moderne apparaît au fond de ses jardins, avec une façade muette, pleine de morgue et d'ennui. Puis des villas commencent à s'égrener sur les collines, les plus anciennes sagement tenues un peu loin de la mer, les plus récentes sur le dernier récif, battues du ponant, du mistral et du vent d'Est. Celle de Kowal, sans étage, blonde comme la purée de pois, est au fond d'un grand jardin de fleurs. Il a lui-même dessiné le plan et installé son lit face à la mer. Et, couché, l'excellent artiste regarde la Méditerranée entre ses orteils.

La mer est maintenant bordée de champs et de vignes. Un puits dans une prairie, pour jouer *l'Ami Fritz*, une petite maison de garde au bord d'une allée de platanes annoncent le domaine que Guitry avait autrefois acheté. Il aimait ce pays. Qui ne l'a pas vu sur le port de Saint-Tropez, entouré d'un peuple entier de pêcheurs, vaine figuration, barrant le môle de sa carrure, effaçant de sa présence la statue du bailli de Suffren, bonhomme, prince et premier grand rôle, — n'a aucune idée de la puissance des moyens de théâtre dans la vie commune.

Etrange pays qui dans sa sauvagerie première a été découvert par quelques-uns des hommes les plus notoires du siècle dernier : Carolus Duran à Saint-Aygulf, Emile Ollivier à la Moutte, l'architecte Néno à la baie d'Héraclée, Vogüé à Port-Cros. Il est resté quelque chose de ces origines illustres. Nulle part tant d'artistes, d'écrivains ne sont réunis. Ici, à la Croix, j'ai rencontré Victor Bérard, quelques jours avant sa mort. Magre promène le long de ces grèves un rêve asiatique. En pleine Académie, avec une verve joyeuse, en enterrant Aicard, M. Camille Jullian a célébré les Maures. La foule impure suit sans le savoir des guides de marque.

Les automobiles roulent sans trêve. Les jeunes femmes, à qui un maillot est un lourd fardeau, nouent un fichu à leur cou et à leur taille. On voit penchés sur le volant, les dos nus et dorés. Un peuple vêtu comme au temps des cavernes est la dernière image de la civilisation sur ces bords. Cependant, si on lève le yeux vers le paysage, à chaque moment on y aperçoit les traces d'une pathétique histoire : une chapelle, une tour ruinée, un village fortifié sur une hauteur. Ce pays où les androgynes dansent au son du jazz est une terre habitée à l'aurore des temps. Le docteur Donnadieu, de Fréjus, a, dans un beau livre, rassemblé les innombrables témoignages de ce passé. Et voici qu'en le lisant, on s'aperçoit que le saxophone, la scie et le claxon réveillent dans ces monts d'étranges fantômes. Il est très heureux que les noctambules hurleurs ne sachent pas un mot d'histoire. Ils auraient parfois de singulières hallucinations. La nature les en défend en faisant dans leurs cerveaux un vide salutaire. Mais si par malheur un archéologue se laissait aller à boire quelques gin-fizz de trop à la Tour ou à l'Escale, et que le passé ressuscitât dans ces fumées, quel spectacle ne verrait-il pas?

Au-dessus de la paisible plage de Cavalaire, sur la hauteur de Montjean, il verrait une féroce tribu ligure guetter de son castellaras l'hôtel de Pardigon. Du haut de l'étroit plateau, les sauvages sont couverts par deux murailles en demi-cercle. Et cet observatoire communique avec d'autres, plus au nord, comme celui de Malavieille, qui surveille la vallée de la Molle. Plus au nord, dans le cœur des Maures, sur le plateau de granit qui porte la petite ville du Plan-de-la-Tour, on retrouve encore le chemin tracé à travers la chaîne par ces barbares.

Sur la route même de Sainte-Maxime à Saint-Raphaël, la plus fréquentée de toutes, que d'hallucinations dans la poussière des auto-cars! La route passe dans un pays brûlé, sur des éperons rocheux. C'est là, à la Gaillarde, qu'on a retrouvé des dolmens. Ce sont des chambres funéraires précédées d'un couloir d'entrée. Ce couloir est fait de dalles verticales de micaschiste, surmontées de dalles horizontales. Le tout est enfoui dans un tertre arrondi.

Dans les écueils de la côte, ce ne sont plus les sauvages de la préhistoire qui nous attendent. Nous sommes en plein domaine romain. Il y a, sur une plate-forme nue, une petite auberge annoncée par une flèche qui promet éternellement une bouillabaisse pour le lendemain. Or, cet endroit est l'emplacement d'un vivier romain encore reconnaissable, long de vingt mètres, divisé par des murailles en trois compartiments, qui communiquaient par des vannes de bronze. A l'époque du frai, on attachait un de ces poissons qu'on nomme mulets par une ligne allant de la bouche aux branchies et on le laissait filer. Les femelles accouraient. On ramenait alors le captif, et les femelles aveugles se précipitaient à sa suite dans le vivier. A quelque distance du vivier on a découvert une villa, avec une mosaïque dédiée à Neptune.

Les destructions qui ont suivi l'époque romaine sont bien connues, comme l'occupation sarrasine, qui a duré jusqu'à la fin du dixième siècle. Le docteur Donnadieu ne veut pas que la population soit trop fortement mêlée de sang barbaresque. Accordons-lui avec plaisir cette concession invérifiable. C'est dans les Maures, à la Garde-Freinet, que les infidèles ont été battus, en 983, par Guillaume Ier de Provence. Les hommes ont été massacrés, les femmes et les enfants vendus. On voit un des compagnons de Guillaume, Grimaldus, élever des tours de guet sur les hauteurs, à Saint-Tropez, à Cavalaire, au cap Nègre, sur la butte de Cogolin, sur celle qui porte son nom, à Grimaud. Mais, de massacre en massacre, le pays restait vide. Il a été colonisé par les moines de l'abbaye Saint-Victor de Marseille. Plus tard, au douzième siècle, les Templiers ont assumé la garde du pays. Après la disparition des Templiers, au début du quatorzième siècle, commence une période d'anarchie, qui dure pendant tout le siècle. Enfin, au quinzième siècle le calme revient. Le château de Grimaud est rebâti pour la troisième fois, et le pays est repeuplé par des Génois.

Tandis que Grimaud, baronnie, puis marquisat, reste une puissante seigneurie, dont le roi de France fait démolir le donjon en 1655, — sur une butte voisine, le village de Cogolin s'affranchit tout seul, détruit lui-même son château au seizième siècle, et devient une sorte de république, protectionniste et socialiste, interdisant l'introduction des vins étrangers, affermant la boulangerie et la boucherie, ne tolérant qu'une seule qualité de pain et en fixant le prix, fixant pareillement le prix de la viande, nommant le médecin, soutenant des procès contre ses voisins et enfin — vous connaîtrez ici tout le Midi — rachetant au seigneur le droit de chasser pour 300 livres. Tous les villages perchés sur les hauteurs, Gassin, Ramatuelle, ont ainsi leur histoire, quelquefois fort dramatique.

Ainsi revit le passé pour peu qu'on relève les yeux, Près de la route de Sainte-Maxime à Saint-Tropez, dans la région de la Foux, le domaine de la Garcinière, qui existe encore est une ancienne exploitation gallo-romaine, qui a survécu à toutes les péripéties. Près de là, sur un tertre, un charmant petit oratoire entre deux cyprès, au bord même de la route, survit au prieuré des moines de Saint-Victor. Les voitures qui roulent vers le chahut nocturne frôlent cet emplacement. Les derniers venus, après mille ans, réveillent l'ombre des premiers habitants.

HENRY BIDOU.

ARMÉE

Etat-Major général

Le général de brigade Charleux, commandant l'artillerie de la 10e région, est placé dans la 2e section (réserve) du cadre de l'état-major général de l'armée.

MARINE

La catastrophe du « Prométhée »

Les syndicats professionnels des cheminots du réseau du Midi ont adressé à M. Georges Leygues la lettre suivante :

Monsieur le président,

Au nom de tous nos camarades adhérents à l'union des syndicats professionnels du réseau du Midi, nous sommes heureux de vous adresser nos félicitations pour les gestes si touchants que vous avez eus en faveur des morts du sous-marin *Prométhée*. Toute notre gratitude va vers vous, monsieur le président, qui avez au nom du gouvernement, promis à tous les orphelins qu'ils deviendraient pupilles de la nation.

Ces paroles prononcées par un de nos compatriotes, tel que vous, nous ont émus au delà de toute expression, et nous avons tenu à vous apporter dans cette douloureuse circonstance toute notre sympathie.

J. DUFORT, J. DUBOMAT, LANNADEC.

Artillerie navale

L'ingénieur général de 1re classe d'artillerie navale Barrachin, est nommé directeur central de l'artillerie navale.

Sont promus dans le corps des ingénieurs de l'artillerie navale :

Au grade d'ingénieur général de 1re classe d'artillerie navale : l'ingénieur général de 2e classe d'artillerie navale Barrachin; *au grade d'ingénieur général de 2e classe d'artillerie navale :* l'ingénieur en chef de 1re classe d'artillerie navale Paquelier.

Les manœuvres navales italiennes

D'après les renseignements que l'on peut recueillir sur les manœuvres navales dans la correspondance des envoyés spéciaux, à bord du *Stella d'Italia*, il ressort que les forces du parti A, qui a pour base la côte occidentale de la Sicile, et la côte sud-adriatique, étaient alors massées à Trapane.

Ses escadrilles d'avions étaient concentrées à Brindisi, à Augusta et sur la côte sicilienne. Hier, dans l'après-midi, un certain nombre d'avions du parti A auraient survolé la flotte du parti B, sur la côte de Tripolitaine.

Aux dernières nouvelles, le parti B, dont les forces sont massées à Tripoli et à Bengasi, prit des dispositions de résistance contre une vaste attaque aérienne. Des rideaux de fumée étaient préparés au large ; la défense antiaérienne était alertée : elle comprend des mitrailleuses pouvant tirer à 7,000 mètres de hauteur 60 coups à la minute.

Le convoi de Tripoli fut protégé par un vaste réseau de mines. La *Tribuna* fait remarquer que, pendant la guerre, on ne disposait que des mines utilisables dans des fonds de 150 mètres au plus tandis qu'aujourd'hui, la marine italienne dispose de mines utilisables dans des fonds allant jusqu'à 4,000 mètres.

En ce qui concerne le convoi de Tripoli, au lieu d'être formé de transports ordinaires, il est composé de navires de guerre, figurant des navires de 6,000 tonnes et filant 15 nœuds.

Le *Lavoro Fascista* fait remarquer que la première escadre est moins nombreuse que la seconde, mais uniquement formée de navires modernes. Le plus ancien est le *Trento*, lancé en 1925. La deuxième escadre est composée de navires plus anciens, moins rapides, mais mieux protégés et plus nombreux.

Il est convenu qu'un certain nombre d'unités représentent une force différente de celle qu'ils ont en réalité.

Dans le parti B, le *Doria* représente deux croiseurs de combat de 26,000 tonnes, avec huit canons de 343 mm.

Le *Duilio* représente deux croiseurs de combat de 26,000 tonnes, avec huit canons de 305. Le *Barbiano* et le *Giussano* représentent chacun deux croiseurs armés de huit canons de 155 mm.

Dans le parti A, le *Trieste* représente deux unités du type *Zara*. Le *Colleoni* et le *Bande Nere* représentent, chacun, deux unités de leur propre classe.

Les navires-écoles italiens

Les navires-écoles italiens *Cristoforo-Colombo* et *Amerigo-Vespucci* ont quitté le port de Casablanca hier après-midi pour Madère.

AIR

Une inspection du ministre de l'air

M. Paul Painlevé, ministre de l'air, poursuivant la série de ses inspections, s'est rendu hier après-midi en avion à Reims, accompagné du général Armengaud, chef de son cabinet militaire. Il a été reçu sur le terrain par le général de Goys, commandant le groupe de réserve général, et par le lieutenant-colonel Guyomar, commandant provisoirement le 12e régiment.

Après avoir passé le régiment en revue, il s'est fait présenter les officiers. Il a ensuite assisté à un certain nombre d'exercices et s'est fait exposer les conditions d'exécution des récents exercices de combat, effectués de jour et de nuit. Le ministre est rentré au Bourget à 18 heures, rapportant de son inspection une réconfortante impression.

LA VIE ÉCONOMIQUE

La régie des importations au Danemark

On mande de Copenhague :

A l'effet d'empêcher une baisse de la devise danoise, le gouvernement a décidé de permettre l'entrée en franchise, au Danemark, de certains produits étrangers et notamment des matières premières pouvant servir à l'industrie ou à l'agriculture nationales.

ECHOS ET INFORMATIONS

Un fils de l'Aiglon. — On parle à nouveau de ramener l'Aiglon à côté de l'Aigle. Se souvient-on que cet Aiglon eut lui-même un petit Aiglon, qui mourut aux environs de l'année 1900, à Chemnitz, en Saxe? Du moins, il se disait le fils du Roi de Rome, et l'on se crut obligé de chercher à savoir ce qu'il y avait de fondé dans cette prétention.

Ce personnage, nommé Ludwig, contait volontiers sa légende. Mais sa naissance restait entourée de mystère. On l'avait confié, âgé seulement de quelques semaines, à un tailleur de Wurzen, petite localité entre Leipzig et Dresde. Son père nourricier, qui était protestant, le fit baptiser dans cette religion. Un avocat de Wurzen paya régulièrement la pension de l'enfant. A la même époque, vers 1832, une femme, alors inconnue dans la région, acheta un domaine sur la commune de Wurzen, et vint s'y installer; elle se faisait appeler par la suite la baronne de Ritzenberg. On ne lui connaissait ni mari, ni enfant, ni famille; elle s'approchait de l'enfant en cachette et le couvrait de caresses à la dérobée. Les racontars faisaient de la baronne la mère de Ludwig. Cette femme mourut vers 1870, emportant son secret.

A l'âge de dix-huit ans, l'enfant, qui avait appris le métier de tailleur, quitta Wurzen et parcourut l'Allemagne. Il s'adressa à toutes les cours, comme étant le fils du duc de Reichstadt. Il ne put ouvrir aucune porte. Mais comment le vicariat de la ville de Stypgnd avait-il accepté de l'inscrire sous le nom de « prince Joseph-Eugène-Napoléon Bonaparte »? Sous cette désignation, il reçut un jour une lettre, datée du 22 juillet 1869, d'un certain Daniel de Kassony, ancien capitaine de honwed, annonçant à Ludwig qu'il a vécu dans l'intimité du duc de Reichstadt, son père, et qu'il sait que sa mère est la baronne de Ritzenberg. Le billet, apporté par l'émissaire inconnu, contenait ces lignes : « Prière à Son Altesse impériale d'attendre avec patience la reconnaissance de ses droits. » En attendant, le tailleur se maria, il mourut sans enfant, en 1900; sa veuve annonça la mort de son mari en signant « Claire Ludwig-Bonaparte, née Wendt ».

Voilà ce que fut ce prétendu fils de l'Aiglon. Comme on le voit, pour les amateurs de romanesque, il reste encore du mystère « sur la planche ».

Une plaque commémorative. — On posera prochainement sur un pan de mur de la gentilhommière de La Pénissière, commune de la Bernardière (Vendée), une plaque pour rappeler le souvenir de quarante-cinq partisans de la duchesse de Berry qui, le 6 juin 1832, soutinrent, dans ce petit château, un siège mémorable contre un millier de « soldats rouges ».

Causes d'incendie. — Nous avons indiqué, d'après la « statistique des incendies et des sauvetages pour lesquels le régiment des sapeurs-pompiers a été appelé pendant l'année 1931 », les actes d'imprudence qui sont les causes d'incendie les plus communes. Voici les autres causes fréquentes :

Courts-circuits	321
Retour de flammes au carburateur	114
Explosion ou mauvais fonctionnement d'appareils divers (moteurs, réchauds, lampes)	87
Chute de lampes ou de bougies allumées	83
Inflammation de vapeurs d'essence ou d'éther au contact d'une lumière à air libre	69
Inflammation de graisse surchauffée	67
Fuites de gaz enflammées accidentellement	49
Chute d'essence ou d'éther sur un poêle allumé	43
Malveillance	40
Etincelles d'appareils de chauffage domestiques	32
Cheminées crevassées	24
Etincelles d'appareils de chauffage d'ateliers	24
Rupture du tuyau souple d'un réchaud à gaz, ce dernier étant allumé	23
Inflammation du réservoir d'une voiture automobile à la suite d'une collision	22
Surchauffe de four ou d'étuve	21
Etincelles de moteurs ou de machines-outils projetées sur de l'essence ou sur des poussières	21
Etincelles produites par la chute de pièces métalliques près d'essence	18
Flammèches ou étincelles de cheminées voisines	17
Inflammation de poussières par suite du frottement de pièces métalliques	17
Calorifères surchauffés	17
Surchauffe d'un bac de goudron, d'huile, etc.	15
Echauffement de coussinets ou du tambour de frein d'une voiture automobile	13
Fuites de réservoir de réchaud à essence ou à pétrole allumés	11
Foudre	6
Inflammation de films en cours de projection	5
Briquets allumés accidentellement près de liquides inflammables	3

Notons, à côté de ces chiffres, qu'un seul incendie a été causé par pièce d'artifice.

Réductions accordées par les chemins de fer italiens. — Les chemins de fer italiens accordent en ce moment les réductions suivantes :

Stations thermales : 50 0/0 jusqu'au 15 octobre. Validité 60 jours.

Dolomites (Haut-Adige et Cadore) : 50 0/0 jusqu'au 30 octobre; validité 60 jours, pour parcours aller et retour (même trajet).

Rhodes : 30 0/0 jusqu'au 30 novembre pour le parcours en chemin de fer.

Cosenza (manifestations de l' « Estate Silana ») : 50 0/0 du 16 juin au 15 octobre pour parcours aller et retour.

Venise : 50 0/0 du 6 au 15 août; 30 0/0 du 16 août au 3 septembre; 50 0/0 du 4 au 18 septembre; 30 0/0 du 19 septembre au 4 novembre. (Faculté d'emprunter, au retour, un point frontière autre que celui de l'aller.)

Livorno : 50 0/0 du 1er juillet au 31 août.

Ces billets sont d'aller et retour et peuvent être pris auprès des compagnies de chemins de fer et aux agences de voyages à Paris.

Mariages

Nous apprenons le mariage de Mlle Louise Charve, petite-fille de M. Léon Charve, doyen honoraire de la faculté des sciences de Marseille, officier de la Légion d'honneur, fille de M. Henri Charve, ingénieur des arts et manufactures, chevalier de la Légion d'honneur, avec l'enseigne de vaisseau Jacques Bosler, fils de M. Jean Bosler, directeur de l'observatoire de Marseille, professeur à la faculté des sciences, et de Mme Jean Bosler.

La bénédiction nuptiale leur a été donnée en l'église Saint-Eugène de Marseille-Endoume, le 8 août 1932.

Nécrologie

LE PROFESSEUR LEJARS

Le professeur Félix Lejars, membre de l'Académie de médecine, est mort hier à Paris.

Né en 1863 à Unverre (Eure-et-Loir), M. Félix Lejars avait été prosecteur à la faculté de médecine de Paris en 1887. Docteur en 1888, chirurgien des hôpitaux en 1891 et agrégé l'année suivante, il était professeur de clinique chirurgicale à l'hôpital Saint-Antoine. Le 8 avril 1924, il avait été élu à l'Académie de médecine, membre de la section de chirurgie et accouchements, en remplacement de Duplay.

Savant érudit et chirurgien très habile, le professeur Lejars était aussi un enseigneur de haute valeur. Son traité de chirurgie d'urgence et son *Diagnostic chirurgical* ont connu un succès considérable. Médecin chef de l'hôpital Villemin pendant la guerre, il avait publié sur cette époque de sa vie un volume de souvenirs extrêmement instructif.

Le professeur Lejars était commandeur de la Légion d'honneur et titulaire de la Croix de guerre.

— On nous prie d'annoncer la mort de *M. Bouglé*, décédé en son château de la Ferté-Imbault (Loir-et-Cher), le 7 août 1932.

Nouvelles diverses

— Tous les bureaux de la Caisse d'épargne de Paris (caisse centrale et succursales) seront fermés le lundi 15 août.

Le Décor de la vie

LA FUTURE EXPOSITION DE 1937

Les soixante-dix-huit projets qui ont été présentés au concours d'*idées* organisé par le comité d'études pour l'Exposition d'art moderne à Paris en 1937, et qui sont visibles au Grand-Palais des Champs-Elysées (avenue Victor-Emmanuel-III, porte centrale, de 9 à 12 et de 12 à 18 heures), jusqu'au vendredi 12 août inclus, répondent en somme à cette question : *Où aura lieu l'Exposition de 1937?* Il s'agissait moins, en effet, de connaître des modalités de cette manifestation que du cadre prêt à la recevoir. Et par là même le concours devenait en quelque sorte un concours d'urbanisme, puisqu'il désignait aux urbanistes chargés d'aménager la région parisienne plusieurs terrains à la vérité pressentis par l'opinion publique, mais mal définis, comme toutes les choses qu'on n'a pas pris la peine d'apprendre parce qu'elles sont trop connues.

Examinons donc ces espaces encore libres, capables de servir de plate-forme à l'Exposition de 1937, puis à une urbanisation définitive venant s'insérer dans un cadre de voies équipées pour la circonstance favorable d'une manifestation de ce genre. Le bois de Vincennes, qui a eu plus à se plaindre de l'Exposition coloniale que celle-ci de celui-là, ne figure pas dans cette liste. Aussi bien était-il difficile au concurrent le plus candide de supposer que le Conseil municipal, qui compense toujours un avantage à l'est par un avantage à l'ouest, s'obstinerait à favoriser l'est.

Raser les Halles centrales pour y installer une exposition d'art moderne, puis, après 1937, un jardin qui aérerait ce quartier et prendrait comme motif de fond l'église Saint-Eustache, n'était pas non plus une opération de nature à sourire aux édiles dont on connaît la préoccupation électorale. Quels que soient les millions et l'ingéniosité employés actuellement à développer sur place « le ventre de Paris » et à perpétuer ce foyer d'infection dans un arrondissement surpeuplé, on sera cependant contraint, un jour relativement proche, de remplacer les Halles centrales par des halles situées sur les anciennes fortifications aux points d'arrivée des réseaux, et réunies par le chemin de fer de ceinture. Quoi qu'on dise, le centre de Paris n'est plus au centre, mais en un lieu équidistant du centre et des limites du département de la Seine.

On n'a pas pris en considération, sans doute à cause de son aridité, le projet qui consistait à couvrir la gare des marchandises des Batignolles avec une plate-forme qui eût servi de support à l'Exposition de 1937, puis à un aérodrome.

Le projet répondant à la devise « Porto » n'a obtenu qu'une mention. Aussi bien il répétait un projet élaboré, en dehors du concours, par M. Marcel Magne. Ce plan ingénieux, quoiqu'un peu disparate, avait pour lui de proposer un emplacement accessible avec facilité, à savoir les quais du pont Alexandre-III au pont d'Iéna, d'utiliser le Grand-Palais des Champs-Elysées, de joindre les deux rives par un pont de l'Alma élargi — opération nécessaire, quoi qu'il advienne, — de construire définitivement sur les terrains de la Manutention et du Garde-Meuble national la future Maison des Colonies et le futur musée du Luxembourg. Mais il avait contre lui d'encombrer, quelques années durant, le centre de Paris et de susciter dans l'esprit de beaucoup de visiteurs une comparaison entre les formules de 1937 et celles de 1925, voire même de 1900, évoquées par un cadre identique.

Deux élèves de M. Forestier, maître en l'art des jardins, indiquaient les terrains des anciennes fortifications entre la porte Maillot et celle de la Muette : le jury a estimé que ces terrains, appartenant à la ville de Paris, étaient trop étirés en longueur et que, d'ailleurs, s'ils n'avaient pas encore trouvé preneur, rien ne permettait de craindre qu'il en serait ainsi jusqu'en 1937.

MM. Gélis et Millet ont pensé, eux, à un endroit moins séduisant à première vue, mais qui, à la faveur de cette circonstance, peut être grandement amélioré. On a remarqué que, quand on aménage un quartier d'une manière satisfaisante, il se produit en quelque sorte un phénomène d'irradiation. La beauté est aussi contagieuse que la laideur. La tache industrielle du XVe arrondissement serait résorbée par un aménagement du Champ de manœuvres d'Issy-les-Moulineaux ou, du moins, de ce qu'il en reste, car il a été largement entamé par des emprises de toutes sortes. Il n'est pas interdit de penser, par exemple, qu'avant longtemps la centrale électrique aura été transférée ailleurs. Le plan dont il s'agit, s'il présente l'inconvénient d'une ambiance peu favorable, prépare un progrès de l'Ouest parisien au sud de la Seine, jusqu'ici déshérité. Il jette entre les deux rives, en aval du Point-du-Jour, un pont qui aboutirait sur la rive droite, à côté du bastion que l'on conserve comme témoin des anciennes fortifications et comme monument historique, puisque c'est de là qu'on tirait en 1870 contre les batteries allemandes établies à Meudon. Il établit un courant de circulation aisée, sous le boulevard Victor, la rue Balart, qui vient du pont Mirabeau et forme un V avec l'avenue Félix-Faure. Il provoque un prolongement de la ligne de métro n° 8 et de la ligne n° 10, qui se dirige vers le pont Mirabeau. Il masque enfin, intelligemment, avec ses architectures, des alentours assez médiocres. Il jalonne d'une étape agréable l'avenue plantée d'arbres qui, dans la pensée des urbanistes, doit aller un jour, sans quitter les bords de la Seine, jusqu'au parc de Saint-Cloud. Il répond enfin aux intentions de M. Renard, l'éminent préfet de la Seine.

Si l'on préfère obtenir le succès par des méthodes moins austères, on incline à regarder vers les frondaisons du bois de Boulogne. Là deux décors se proposent : celui du Jardin d'acclimatation, qui avait attiré l'attention de M. Granet, lors du concours de l'avenue triomphale dont nous avons rendu compte à nos lecteurs. Il sollicite aujourd'hui celle de plusieurs concurrents. Comme deux des projets qui ont pris comme thème ce lieu séduisant ont obtenu une prime, on est en droit d'imaginer que le jury, par là même, donne à entendre sa préférence. L'unanimité s'est à peu près faite pour attribuer une première prime à MM. Leconte, Metz et Lambert, qui appuient la pointe de leur plan en forme de triangle à la porte Maillot, l'un des côtés étant dessiné par le boulevard Maurice-Barrès. MM. Ardvidson et Gravereaux, qui ont obtenu une deuxième prime, utilisent le même terrain, mais l'organisent différemment : ils dégagent largement la porte Maillot, tandis que la plupart des projets analogues l'encombraient du côté du Bois; par là même ils se relient avec aisance aux aménagements probables de l' « avenue des Traditions ». Ils édifient un palais sur le boulevard Suchet; du motif central de la façade part un grand axe plié comme celui du Louvre et des Champs-Elysées, ce qui est visible aux hommes de l'art et aux aviateurs, qui voient les choses de haut et de loin, mais non aux flâneurs pédestres.

Pareillement, le champ d'entraînement de Bagatelle, joint par deux ponts à l'île de Puteaux, a rallié beaucoup de jurés qui ont cru devoir décerner une récompense à trois projets ayant adopté cet emplacement. MM. Masson-Desbourbet, Varenne et Tambute (1re prime), comme MM. Viret et Marmorat (2e prime), comme les architectes dissimulés par la devise « Bagatelle », ont considéré très justement que l'île de Puteaux pouvait former le fond qui manque au bois de Boulogne. En conséquence, ils y plantent des arbres, ils y dressent un rideau de monuments, de manière à masquer le quartier industriel qui est situé en arrière. Encore faut-il que le propriétaire de l'île, M. Coty, consente à s'en dessaisir.

Un projet financier bien étudié, des accès rendus faciles par deux ponts jetés sur la Seine, en amont et en aval de celui de Neuilly, un débouché élargi de l'avenue de Neuilly sur le pont, une circulation aisée, un étagement majestueux de constructions entre le fleuve et le rond-point de la Défense ont décidé le jury à accorder une deuxième mention à MM. Patout, Simon, Chaume, Marmey, de Jaegher. Quoique l'opération soit coûteuse, et requière des délais sans doute trop longs pour exproprier les terrains nécessaires, ce serait achever avec beaucoup de style l'avenue des Traditions, première étape du Paris-Forêt de Saint-Germain.

Ce serait faire franchir à celui-ci une deuxième étape que d'adopter le plan de M. Granger, qui porte la devise significative « Ouest-Avenir » et a obtenu une mention. On sait qu'au delà du Rond-Point Napoléon III a amorcé, avec l'avenue Perronet, le tracé qui semble avoir été souhaité par Le Nôtre lui-même, puisque la croix de Noailles, en forêt de Saint-Germain, se trouve sur le même axe. L'avenue Perronet, du nom de l'ingénieur qui a construit le pont de Neuilly, bute contre la palissade du chemin de fer de ceinture; mais au delà se trouvent quelque cent hectares dont l'aménagement en vue d'une exposition, puis d'un quartier, arrêterait la tache d'huile des usines et pousserait le Paris-Saint-Germain jusqu'à l'île de Chatou. Mais le projet a contre lui, aux yeux des jurés, l'aridité d'une région sans arbres. Raison de plus pour en planter.

MM. Baudoin et Lods d'une part, MM. Joachim Richard, Camelot, Duflos, Herbe, Jean Richard ont mérité les uns une première prime, les autres une deuxième prime, pour un projet qui, dans les deux cas, emprunte les pentes du mont Valérien. Mais tandis que les premiers respectent la silhouette du fort et ses approches boisées, les seconds, de même que le projet qui porte la devise « Sorisnaé », bouleversent avec des gratte-ciel ce paysage si caractéristique dans l'ensemble de la topographie parisienne. Les premiers imaginent, pour y conduire les visiteurs, un pont de Suresnes élargi, ensuite un tunnel débouchant à la hauteur des glacis, près d'un aérodrome. A la vérité, pour les seconds, il s'agit moins de l'exposition, qu'ils situent à Bagatelle, que d'une cité satellite ; le programme comportait, en effet, en dehors du cadre même de l'exposition, l'aménagement d'une cité satellite. Il convient de porter à leur actif une remarque schématisée par eux sur un plan spécial, à savoir que la distance de la Concorde au mont Valérien est égale à celle de la Concorde au lac Daumesnil, que la distance de la Concorde à la porte Maillot est égale à celle de la Concorde au pont Louis-Philippe et que ces quatre subdivisions sont égales entre elles. Observation intéressante pour l'urbaniste et pour l'organisateur qui, l'un dans ses tracés, l'autre dans ses prévisions de succès pour une manifestation de ce genre, doivent tenir compte de la longueur du trajet. Le mont Valérien a pour lui un animateur puissant en la personne de M. Henri Sellier, maire de Suresnes, un des hommes politiques qui connaissent le mieux les questions d'urbanisme. Encore qu'il n'ait pas été présenté au concours dont

---

FEUILLETON DU *Temps*
DU 10 AOUT 1932

LA MUSIQUE

La musique et la radiophonie

II

Avons-nous mis suffisamment en lumière les principaux points de ralliement qui nous permettent de nous figurer les richesses acquises ou à conquérir dans la radiophonie ? Assurément non. Bien des parties restent à explorer, particulièrement du côté des radio-compositeurs et des radio-instrumentistes présents ou à naître.

C'est encore en Europe centrale qu'on a pu entendre les premières œuvres musicales spécialement écrites pour la radiodiffusion. Dans la revue *Tempo*, de Prague, M. Karel Vetterl a ingénieusement tenté d'éclaircir les problèmes qui se posent aux artistes soucieux de la radiogénie. Des publications germaniques comme *Melos, Die Musik, Die Sendung, Anbruch*, remuent sans cesse la question de la musique radiogénique. Certaines règles de la technique subtile semblent trouvées.

Bien plus, l'école supérieure de musique de Berlin comprend maintenant un « Office d'essai de la radiophonie », dont la direction a été confiée à un musicographe des plus réputés, M. Schünemann. Les cours de composition et d'orchestration radiogéniques y sont faits par un artiste d'avant-garde, M. Max Butting, espoir et orgueil de la jeune musique allemande. Les autres classes nouvellement créées ont pour titulaires MM. Paul Hindemith, Alfred Braun, Friebel, Carl Hagemann, Erwin Meier, Heinrich Micharlir, Vilma, Monckeberg, Bruno, Leidl-Winckler, Karl Wurburger. L'enseignement de la musique par T.S.F. est divisé en sept branches : le chant et les chœurs, la musique instrumentale, la composition et l'instrumentation, la musique pour cinéma, la technique appliquée à la musique, l'électroacoustique et le cours expérimental.

A l'encontre de notre Conservatoire national de musique, figé dans les vieilles méthodes, l'école académique d'Etat de Berlin a subi une réformation réelle pour s'adapter aux expressions et aux besoins de l'art lyrique moderne. N'en déduisons pas que la conception pédagogique de l'une est déjà supérieure à celle de l'autre. Reconnaissons du moins avec impartialité que l'établissement berlinois fait effort vers l'innovation et le progrès et que son organisation s'inspire des dernières découvertes de la science sonore.

Un répertoire de musique radiogénique est peu à peu constitué. Dès 1926, eut lieu en Angleterre un concours de composition musicale pour T. S. F. Aucune récompense ne put encore être décernée, les morceaux présentés ne répondant pas aux conditions de la radiogénie. L'année suivante une joute du même ordre fut ouverte en France. Le premier prix de 5,000 francs fut accordé à notre ami Florent Schmitt qui, dans une pièce pour orchestre réduit, *Cançunik*, avait parfaitement envisagé et observé la syntaxe en formation.

Treize morceaux destinés à la radiodiffusion polonaise furent couronnés à un concours analogue en 1929. Au même moment un ouvrage soumis aux nouvelles règles de la radiogénie fut publié au Danemark : *le Divertissement* pour flûte, hautbois, clarinette, basson, cor, deux violons, alto et violoncelle, de Knudage Rusacher. Le compositeur tchèque Boheslav Martinu a donné une *Suite* en quatre parties, dans le style exigé, et, un peu plus tard, l'excellent artiste roumain Filip Lazar publiait *Musique pour radio*.

En Tchécoslovaquie on créait une série d'opérettes, où la plupart des moyens d'expression de la radiophonie étaient mis en jeu : *Tabarin*, de Jean Grmela, musique de J. Mandé, *l'Aventure de la petite Coté*, de Milos Karès, musique de K. Balling, *Dans une cabane solitaire*, comédie lyrique enfantine de K. V. Rais, musique de J. Maslo. Ces opérettes, faites pour le microphone correspondent d'une certaine manière aux opérettes produites pour l'écran. « Dès à présent, dit